www.e-rara.ch

Voyage pittoresque autour du monde

Dumont d'Urville, Jules-Sébastien-César

A Paris, MDCCCXXXIV [1834]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6081

Persistent Link: https://doi.org/10.3931/e-rara-23445

Chapitre XXXVIII. Tasmanie. - Découverte. - Colonisation. - Indigènes.

www.e-rara.ch
Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

Visual Library

chez un fermier du Derby ou du Middlesex. Ainsi restaurés et renforcés d'un nouveau guide, nous gravîmes le mont dont les trois premières terrasses, d'un accès facile, sont couvertes d'arbres des genres eucalyptus, acacia, podocarpus et casuarina, qui ne donnent que de maigres ombrages. Sur la première pente, le sol est jonché de pierres blanchâtres et molles, couvertes d'empreintes végétales qui semblent appartenir surtout à des lycopodes, à des fougères, ou à des plantes marines à frondes très-divisées.

A mesure que nous montions, le soleil devenait plus chaud et l'air plus calme; l'atmosphère semblait embrasée; car dans ces climats on ne connaît pas les rosées matinales qui tempèrent la force des rayons solaires jusqu'à leur complète évaporation. Nous continuâmes toutefois à gravir la montagne par un petit sentier bien frayé, et cela avec assez de facilité, jusqu'à ce que nous fussions parvenus au pied du dernier piton qui, à lui seul, a une hauteur presque égale aux trois autres ajoutés ensemble, c'est-à-dire à peu près trois cents toises. A cette hauteur disparut toute trace battue, et il fallut se frayer une route ardue à travers les buissons et les rocs, se cramponnant avec les mains, de peur de rouler au fond des précipices. A une certaine distance du sommet se présenta un nouvel obstacle; c'étaient des amas confus de rochers à peine adhérens au sol, et sur lesquels la marche devenait difficile et pénible. Leurs surfaces glissantes offraient une grande difficulté pour garder l'équilibre; et, quand on cherchait à s'y accrocher, des blocs se détachaient, en entraînaient d'autres dans une débâcle horrible, et roulaient ainsi pêle-mêle jusqu'au pied de la montagne. Notre guide, quand nous marchions sur ces roches mouvantes, prenait plaisir à nous raconter comment des voyageurs s'y étaient brisés et meurtris.

Heureusement, nous en fûmes quittes pour une grande fatigue. Arrivés au sommet du mont, qui se termine en un plateau spacieux, uni, et de quatre à cinq cents toises de large, nous n'y aperçûmes pas un arbre, pas même un arbuste, mais un tapis serré de verdure, où l'on remarquait réunies, par masses compactes de deux ou trois pouces seulement de hauteur, des plantes qui, dans la plaine, atteignent quelquefois un ou deux pieds quand elles naissent isolées.

Ce rabougrissement singulier doit être attribué sans doute à la violence des vents qui règnent à cette hauteur. Du côté qui regarde la ville, le bord de la montagne forme un précipice immense avec d'énormes colonnes de basalte, dont plusieurs sont si régulières, qu'on les dirait taillées par la main de l'homme. Des milliers de fragmens dispersés çà et là attestent que quelque convulsion a dû avoir lieu à une époque reculée. Dans certains endroits, les fragmens de colonnes ont été empilés par masses de quarante à cinquante pieds de hauteur. En d'autres lieux, on voit des colonnes isolées de dix à vingt pieds de haut. Souvent ces dernières sont surmontées par un grand morceau de basalte détaché du pilier même, et qui semblerait y avoir été placé à la main. Il est un endroit ou deux de ces colonnes, surmontées chacune d'un large bloc de basalte, qui semblent figurer, par leur rapprochement, un portail de dix-huit pieds de large.

Sur le plateau du mont Wellington se trouvent plusieurs sources d'une eau excellente et fraîche, qu'on pourra réunir dans des aqueducs pour les faire descendre vers la ville. Aujourd'hui elles vont toutes se jeter dans la petite rivière Huon, qui elle-même va aboutir au canal de d'Entrecasteaux.

Quand le temps est clair, on jouit, du haut du mont Wellington, d'une vue vraiment magnifique. Du côté du N., elle s'étend, à vol d'oiseau, jusqu'au-delà de Swan-Port, l'espace de plus de quarante milles; à l'O., l'étendue est à peu près la même; au S., elle est bornée par une rangée de montagnes, et à l'E. elle se perd sur l'immensité de l'Océan.

A une heure et demie, nous commençâmes à descendre, œuvre bien plus pénible et bien plus dangereuse que celle de l'ascension. Le moindre faux pas nous exposait à une chute, et une chute était une mort infaillible.

Enfin, après une marche de quelques heures, nous pûmes rejoindre la demeure qui, le matin, nous avait donné une hospitalité si bienveillante, et de là, après avoir repris nos montures, nous regagnâmes promptement Hobart-Town. C'était le dernier jour que j'eusse à y passer. Powell avait terminé ses affaires. Dans la nuit, profitant de la marée et d'une légère brise de terre, il descendit la rivière et se laissa dériver jusqu'à la baie des Tempêtes, d'où l'appareillage est toujours facile.

CHAPITRE XXXVIII.

TASMANIE. — DÉCOUVERTE. — COLONISATION. — INDIGÈNES.

Tasman, ce navigateur hollandais dont le nom a si souvent figuré dans notre récit, est encore le découvreur de la Tasmanie, qu'il nomma

Van Diemen's land, en l'honneur du gouverneur-général de Batavia. Ce nom a été, toutefois, changé depuis long-temps par les colons mêmes, qui ont adopté celui de Tasmanie, nom plus juste, plus convenable, et qui restitue du moins au célèbre navigateur l'honneur de la découverte.

Ce fut le 24 novembre 1642 qu'il aperçut cette terre. Il passa plusieurs jours à la reconnaître, et, le 1er décembre, il mouilla dans une baie qui fut nommée Frederick Hendrik's Bay. Les hommes du premier canot envoyé à terre entendirent des voix humaines, et l'on observa plusieurs fumées qui ne permirent pas de douter que le pays ne fût habité.

Le 3 décembre, Tasman s'approcha lui-même du rivage dans sa chaloupe, et fit planter sur la grève, par son charpentier, un pilier sur lequel était gravée une boussole, et que surmontait le drapeau du prince. « Quand le premier charpentier, dit Tasman, eut fait cela en présence de moi, Abel J. Tasman, du maître Gerrit Sansz, et du sous-marchand Abraham Coomans, nous allâmes avec la chaloupe aussi près que possible du rivage, et ledit charpentier revint à la nage au travers du ressac. Nous nous en retournâmes alors à bord et laissâmes ce pilier comme un souvenir pour la postérité des habitans du pays. Ils ne se montrèrent point; mais nous conjecturâmes que quelques-uns d'entre eux n'étaient pas éloignés, épiant avec soin toutes nos actions. »

Deux jours après, Tasman perdit la terre de vue. « On ne sait, dit-il, si cette terre de Diemen, située au S. O. de la Nouvelle-Hollande, la touche ou non. »

Personne ne revit cette terre jusqu'à Marion qui mouilla ses deux vaisseaux sur la baie de Frederick Hendrik, le 4 mars 1772. Les feux et les fumées qu'on voyait en différens lieux annonçaient que le pays était très-peuplé, et une trentaine d'individus s'étaient groupés sur le rivage à l'aspect de la manœuvre des navires qui s'approchaient pour jeter l'ancre. Le jour suivant, ils allèrent sans défiance au devant des canots français; ils leur présentèrent un tison enflammé comme pour les inviter à mettre le feu à une pile de morceaux de bois qu'ils avaient préparée. Ignorant le but de cette cérémonie, les Français cédèrent à leur invitation; ils allumèrent le bûcher sans qu'il en résultât aucun changement dans l'attitude des naturels. Ils continuèrent à se tenir auprès des Français, comme auparavant, avec leurs enfans et leurs femmes.

Ces naturels, suivant le capitaine français, étaient noirs, de taille moyenne, tous nus, hommes et femmes. Les hommes étaient armés de lances et de haches en pierre. Ils avaient en général les yeux petits, la bouche grande, les dents blanches et le nez plat. Leurs cheveux, comme ceux des Cafres, étaient séparés en mèches et poudrés avec de l'ocre rouge. Du reste, ils étaient sveltes, assez bien faits, avec les épaules rentrées et la poitrine ornée de tatouages en relief. Leur langue était dure et gutturale.

Les Français voulurent gagner les indigènes à l'aide de quelques petits présens; mais ceux-ci repoussèrent presque tous les objets offerts, même le fer, les miroirs, les mouchoirs et les étoffes. On leur montra des canards et des poules, en leur faisant entendre par signes que l'on désirait avoir des animaux semblables; mais, au lieu de répondre à cette demande, ils jetèrent au loin les poules et les canards avec un air de colère.

Depuis une heure environ, les Français se trouvaient à terre, quand le capitaine Marion y descendit lui-même. S'avançant au devant de lui, l'un des naturels lui offrit un tison enflammé pour qu'il pût mettre le feu à un tas de bois amoncelé sur la plage. Marion s'y prêta, croyant que c'était une formalité capable de rassurer les sauvages. Mais à peine le petit bûcher était-il en feu, que les naturels se retirèrent en masse vers une petite hauteur d'où ils lancèrent ensuite une volée de pierres qui blessa les deux capitaines. On leur riposta par quelques coups de fusil, puis on alla prendre terre sur un lieu découvert au milieu de la baie, d'où l'on ne pouvait harceler l'équipage. Pendant ce temps les sauvages, ayant renvoyé dans les bois leurs femmes et leurs enfans, s'étaient mis à suivre les canots le long du rivage, et au moment où ils accostèrent, les indigènes, sur les cris de leurs chefs, décochèrent tous leurs lances. Un nègre, au service des Français, fut blessé. La mousqueterie joua de nouveau; on tua un naturel, on en blessa plusieurs, et les autres s'enfuirent en hurlant vers les bois. Dans leur fuite ils cherchaient à entraîner ceux de leurs camarades dont les blessures étaient assez graves pour les empêcher de les suivre; un détachement de quinze Français, envoyé à leurs trousses, ramena pourtant un indigène blessé qui mourut quelques heures après. Cet homme avait cinq pieds trois pouces. Il paraissait noir comme un Cafre; mais, après avoir lavé le cadavre, on s'aperçut que la peau était plutôt rougeâtre, et que la crasse et la fumée seules lui donnaient

1. Hobart-Town, du côté des Casernes.

2. Groupe de Convicts dans un Détachement.

cette teinte noire. Maître de la place, Marion fit chercher vainement de l'eau douce et des arbres propres à la mâture. Les chasseurs du navire aperçurent un chat-tigre; ils tuèrent des corbeaux, des merles et des tourterelles, une perruche à bec blanc et des pélicans. La pêche fut abondante en poissons et en coquillages. On ne trouva aucune habitation, car on ne pouvait appeler ainsi de misérables hangars en branchages.

L'année suivante, le compagnon de Cook, le capitaine Furneaux, mouilla sur la baie de l'Aventure, où il fit du bois et de l'eau, sans voir aucun naturel. Cook à son tour, en janvier 1777, parut sur le même mouillage où, plus heureux, il trouva des indigènes avec lesquels il eut quelques communications. Ses relations arrivèrent même à un tel degré d'intimité, que les officiers de *la Découverte* essayèrent de faire des avances aux femmes; mais leurs galanteries furent repoussées avec dédain, et un vieux sauvage, ayant vu le manége, ordonna aux femmes de se retirer, ce qu'elles firent, en montrant toutefois quelque répugnance. Dans cette relâche, le naturaliste Anderson recueillit, sur l'histoire naturelle de la contrée, une foule de documens. Il reconnut que le pays avait l'aspect des environs du cap de Bonne-Espérance, et que les sauvages offraient une foule d'analogies avec ceux de Tanna et de Mallicolo. Enfin Cook lui-même rectifia toute la géographie de la Tasmanie méridionale.

Ensuite vint Bligh, en 1788, lequel passa douze jours sur cette baie. Les naturels parurent une fois sur la plage au nombre de vingt; mais, comme le ressac empêchait le débarquement, les relations furent courtes. On jeta quelques présens aux indigènes qui ne parurent pas en faire grand cas. Après Bligh vint, en 1788 aussi, le capitaine Hunter qui prolongea les côtes de la Tasmanie; puis, en 1789, Cox qui découvrit la baie aux Huîtres sur l'île Maria; puis encore, en 1791, Vancouver, qui se contenta de reconnaître à la voile quelques points de la Tasmanie; enfin, en 1792 et 1793, d'Entrecasteaux qui fit deux stations importantes dans le sud de la Tasmanie, et explora, avec beaucoup de soin, le beau canal qui reçut son nom. Ce fut dans cette reconnaissance que les officiers français remontèrent le Derwent jusque vers l'endroit où il commence à couler à l'O. Le botaniste Labillardière étudia avec soin les productions naturelles du pays, et raconta avec naïveté les entrevues amicales que l'on eut avec les habitans. C'est à lui que l'on doit les meilleurs documens sur les mœurs et les coutumes des aborigènes. Nous citerons le passage suivant de sa relation, quoiqu'il soit un peu long :

« Le lendemain, dit-il, nous débarquâmes près du port d'Entrecasteaux avec un grand nombre de personnes des deux navires, pour tâcher de revoir les sauvages. Quelques-uns ne tardèrent pas à venir à notre rencontre en nous donnant des marques de la plus grande confiance. D'abord ils visitèrent avec beaucoup d'attention l'intérieur de nos chaloupes; ensuite ils nous prirent par le bras et nous engagèrent à les suivre le long du rivage.

» A peine eûmes-nous fait deux kilomètres de chemin que nous nous trouvâmes au milieu de quarante-huit naturels; savoir, dix hommes, quatorze femmes et vingt quatre enfans, parmi lesquels on remarquait autant de filles que de garçons. Sept feux étaient allumés, et autour de chacun était rassemblée une petite famille.

» Les plus petits enfans, effrayés du spectacle que leur offrait un aussi grand nombre d'Européens, allèrent aussitôt se réfugier entre les bras de leurs mères qui leur prodiguèrent les marques de la plus grande tendresse.

» Nous savions déjà que ces sauvages avaient peu de goût pour les sons du violon. On se flatta pendant quelque temps qu'ils n'y seraient pas insensibles si l'on jouait des airs vifs et d'une mesure très-marquée. D'abord ils nous laissèrent quelque temps dans l'incertitude. Notre musicien redoubla d'efforts, comptant obtenir leurs applaudissemens; mais son archet lui tomba des mains lorsqu'il vit cette nombreuse assemblée se mettre les doigts dans les oreilles pour ne pas l'entendre davantage.

» Ces peuples sont couverts de vermine. Nous admirâmes la patience d'une femme qui fut long-temps occupée à en délivrer un de ses enfans; mais nous vîmes avec beaucoup de répugnance que, comme la plupart des noirs, elle écrasait avec ses dents ces dégoûtans insectes, et les avalait sur-le-champ. Il est à remarquer que les singes ont les mêmes habitudes.

» Les petits enfans étaient fort curieux de ce qui avait un peu d'éclat; ils ne se cachaient pas pour détacher les boutons de métal de nos habits. Les mères, moins jalouses de leurs propres parures que de celles de leurs enfans, nous les présentaient afin que nous leur attachassions les ornemens que nous leur donnions pour elles-mêmes.

» Je ne dois pas oublier de citer une espiéglerie d'un jeune sauvage à l'égard d'un de nos matelots. Celui-ci avait déposé au pied d'un

rocher un sac rempli de coquillages. Aussitôt le naturel se transporta furtivement ailleurs et le laissa chercher pendant quelque temps; puis il le rapporta à la même place et il s'amusa beaucoup du tour qu'il venait de jouer.

» Cette nombreuse assemblée fut transportée d'admiration en voyant les effets de la poudre à canon, lorsque nous la jetions sur des charbons ardens. Tous nous invitèrent à les faire jouir plusieurs fois de suite du même spectacle.

» Ne pouvant se persuader qu'il n'y eût que des hommes parmi nous, ils crurent long-temps, malgré ce que nous leur dîmes, que les plus jeunes étaient des femmes. Leur curiosité à cet égard alla beaucoup plus loin que nous n'eussions pensé; enfin ils ne furent convaincus qu'après avoir obtenu de s'assurer du fait par eux-mêmes.

» Il est difficile de savoir si c'est par coquetterie que les femmes ont mis en usage un moyen qui certainement ne fera jamais fortune parmi nos petites maîtresses, quoiqu'il fasse disparaître une bonne partie des rides produites par la grossesse. La peau de leur ventre était marquée de trois grandes élévations demi-circulaires placées les unes au-dessus des autres.

» Un des sauvages avait à la tête plusieurs traces fort récentes de brûlure. Peut-être qu'ils appliquent le cautère actuel dans diverses maladies, usage établi chez beaucoup d'autres peuples, et notamment parmi la plupart des Indiens.

» Nous les vîmes faire leur repas vers le milieu du jour. Nous n'avions eu jusqu'alors qu'une faible idée des peines que se donnent les femmes pour procurer les alimens nécessaires à la subsistance de leur famille; bientôt elles prirent chacune un panier et furent suivies de leurs filles qui les imitèrent; puis elles gagnèrent des rochers avancés dans la mer, et de là elles s'aventurèrent au fond des eaux pour y chercher des crustacés et des coquillages. Comme elles y étaient déjà depuis long-temps, nous eûmes de vives inquiétudes sur leur sort; car elles avaient plongé au milieu de plantes marines d'une grande longueur, parmi lesquelles on remarque le *fucus pyrifer;* nous craignions qu'elles ne s'y trouvassent engagées, et qu'elles ne pussent regagner la surface de la mer; enfin elles reparurent et nous montrèrent qu'il leur était facile de rester sous l'eau deux fois aussi long-temps que nos plus habiles plongeurs. Un instant leur suffisait pour respirer; puis elles replongeaient à diverses reprises jusqu'à ce que leur panier fût à peu près rempli. La plupart étaient munies d'un petit morceau de bois taillé en forme de spatule, et dont j'ai déjà parlé : elles s'en servaient pour détacher de dessus les roches cachées sous les eaux, à de grandes profondeurs, de fort grosses oreilles-de-mer; peut-être les choisissaient-elles, car celles qu'elles apportaient étaient toutes très-volumineuses.

» A la vue des gros homards qui remplissaient leurs paniers, nous craignîmes que ces crustacés ne déchirassent ces malheureuses femmes avec leurs énormes pinces; mais nous ne tardâmes pas à nous apercevoir qu'elles avaient eu la précaution de les tuer dès qu'elles les avaient pris. Elles ne sortaient de l'eau que pour venir apporter à leurs maris les fruits de leur pêche, et souvent elles retournaient plonger presque aussitôt, jusqu'à ce qu'elles eussent fait une provision assez abondante pour nourrir leurs familles; d'autres fois elles se réchauffaient, pendant quelque temps, le visage tourné vers le feu où grillait leur pêche, et elles avaient allumé derrière elles d'autres petits feux pour se chauffer dans tous les sens à la fois.

» Il semblait qu'elles regrettassent de rester oisives un seul instant, car tout en se réchauffant, elles étaient encore occupées à faire griller des coquillages qu'elles mettaient sur les charbons avec la précaution la plus grande; mais elles prenaient beaucoup moins de soin des homards qu'elles jetaient indifféremment au milieu des flammes; dès qu'ils étaient cuits, elles en distribuaient les pattes aux hommes et aux enfans, se réservant le corps qu'elles mangeaient quelquefois avant de retourner au fond de la mer.

» Nous fûmes tous on ne peut pas plus affligés de voir ces pauvres femmes condamnées à un si rude travail. D'ailleurs elles s'exposaient à être dévorées par des requins ou à se trouver engagées au milieu des fucus qui s'élèvent du fond de ces mers. Plusieurs fois nous invitâmes les maris à partager au moins leurs peines; mais ce fut toujours en vain, ils restèrent auprès du feu, se régalant des meilleurs morceaux : ils mangeaient aussi des fucus grillés et des racines de fougères. De temps en temps, ils étaient occupés à casser par petits morceaux des branches pour alimenter le feu, ayant soin de choisir les plus sèches. Leur manière de casser du bois nous fit connaître qu'ils avaient le crâne fort dur, car ils s'en servaient comme de point d'appui. Les mains fixées vers les extrémités de chaque morceau, ils le courbaient fortement jusqu'à ce qu'il se rompît. Leur tête étant constamment à découvert et souvent exposée à toutes les injures du temps, par cette haute latitude, acquiert

la faculté de résister à de semblables efforts; d'ailleurs leurs cheveux forment un coussin qui amortit cette pression et la rend beaucoup moins douloureuse sur le sommet de la tête que sur toute autre partie du corps. La plupart des femmes n'auraient pu en faire autant; car les unes avaient les cheveux coupés assez ras et portaient à la tête une corde qui en faisait plusieurs fois le tour; les autres n'avaient qu'une simple couronne de cheveux. Nous fîmes encore la même observation à l'égard de plusieurs enfans, mais jamais sur les hommes; ceux-ci ont le dos, la poitrine, les épaules et les bras couverts de poils cotonneux.

» Deux des plus robustes de la troupe étaient assis au milieu de leurs enfans, et avaient chacun à leurs côtés deux femmes; ils nous indiquèrent par des signes qu'elles leur appartenaient, et nous donnèrent encore une nouvelle preuve que la polygamie est établie parmi ces peuples. Les autres femmes qui n'avaient qu'un seul mari avaient également le soin de nous le faire connaître. Il est difficile de savoir lesquelles sont les plus heureuses. Chargées les unes comme les autres des travaux les plus pénibles du ménage, les premières ont l'avantage de les partager, et cela compense peut-être le partage des témoignages d'affection du mari.

» Leur repas durait déjà depuis long-temps, et nous étions fort surpris qu'aucun d'eux n'eût encore bu; mais ils attendirent d'être entièrement rassasiés. Alors les femmes et les filles allèrent chercher de l'eau avec les vases de goémon dont j'ai parlé; elles la puisèrent à l'endroit le plus proche, et la déposèrent tout près des hommes qui la burent sans répugnance, quoiqu'elle fût très-croupie et très-bourbeuse. Ce fut ainsi qu'ils terminèrent leur repas.

» Lorsque nous nous rembarquâmes pour aller à bord, ces braves gens nous suivirent des yeux pendant quelque temps avant de quitter le rivage, puis ils s'enfoncèrent dans les bois. Leur chemin les conduisait parfois sur les bords de la mer, et aussitôt nous en étions avertis par des cris de joie dont ils faisaient retentir les airs.

» Pendant tout le temps que nous passâmes avec eux, rien ne nous indiqua qu'ils eussent des chefs. Chaque famille nous sembla au contraire vivre dans une parfaite indépendance; seulement nous remarquâmes parmi les enfans une grande subordination à l'égard de ceux qui leur avaient donné le jour, et dans les femmes pour leurs maris. Il nous parut qu'elles prenaient bien garde d'exciter leur jalousie; cependant à notre retour, un homme de l'équipage se vanta d'avoir été très-bien accueilli par une des beautés du cap Diemen; mais il est difficile de savoir jusqu'à quel point la chose était fondée. »

L'Anglais Hayes visita en 1794 la rivière nommée Rivière du Nord par d'Entrecasteaux, et lui donna le nom de Derwent qui a prévalu; puis vint en 1798 le chirurgien Bass, qui le premier constata la séparation existant entre l'Australie et la terre de Van-Diemen. Dans une baleinière armée de six hommes, il eut le courage de descendre la côte depuis Port-Jackson jusqu'à Port-Western, et donna son nom au détroit qui sépare les deux terres. Presqu'à la même époque, le lieutenant Flinders executait des reconnaissances utiles sur diverses îles situées dans la partie orientale du détroit. Enfin, dans les derniers mois de la même année, Flinders et Bass exécutèrent ensemble, sur le sloop *le Norfolk*, la circumnavigation de Van-Diemen's-Land. Aussi, lorsqu'en 1802 le capitaine Baudin parut sur les mêmes côtes, il ne fit guère que compléter ce travail, et les relevés géographiques de cette expédition ajoutèrent peu aux documens recueillis. Il n'en fut pas de même des travaux des naturalistes, et entre autres de Péron, qui décrivit avec cette chaleur de style et cette vivacité d'imagination qui le caractérisaient plusieurs de leurs entrevues avec les naturels du pays.

« . . . . . A peine avions-nous mis le pied sur le rivage, dit-il, que deux naturels se présentèrent à nous sur le sommet d'un morne taillé presqu'à pic. Aux signes d'amitié que nous leur fîmes, l'un d'eux se précipita du haut du rocher plutôt qu'il n'en descendit, et dans un clin-d'œil il fut au milieu de nous. C'était un jeune homme de vingt-deux à vingt-quatre ans, d'une constitution généralement forte, n'ayant d'autre défaut que la gracilité des jambes et des bras qui caractérise sa nation. Sa physionomie n'avait rien d'austère et de farouche : ses yeux étaient vifs, spirituels, et son air exprimait à la fois la bienveillance et la surprise. M. Freycinet l'ayant embrassé, j'en fis autant; mais à l'air d'indifférence avec lequel il accueillit ce témoignage de notre intérêt, il nous fut facile de juger qu'il n'avait aucune signification pour lui. Ce qui parut d'abord l'affecter davantage, ce fut la blancheur de notre peau : voulant s'assurer sans doute si cette couleur était la même pour tout le corps, il entr'ouvrit successivement nos gilets et nos chemises, et son étonnement se manifesta par de grands cris de surprise, et surtout par des trépignemens de pieds extrêmement vifs.

» Cependant notre chaloupe paraissait l'occuper encore plus que nos personnes, et, après nous avoir examinés pendant quelques minutes, il s'élança dans cette embarcation. Là, sans s'inquiéter nullement des matelots qui s'y trouvaient, il parut comme absorbé dans son nouvel examen. L'épaisseur des courbes et des membrures, la solidité de la construction, le gouvernail, les rames, les mâts, les voiles, il observa tout avec ce silence et cette attention profonde qui sont les signes les moins équivoques d'un intérêt et d'une admiration réfléchis. Dans ce moment, un des canotiers, voulant sans doute ajouter à sa surprise, vint lui présenter une bouteille de verre remplie de l'arack qui formait une partie de la ration de l'équipage. L'éclat du verre fit d'abord pousser un cri d'étonnement au sauvage, qui prit la bouteille et qui l'examina pendant quelques instans ; mais bientôt sa curiosité se trouvant ramenée sur la chaloupe, il jeta cette bouteille dans la mer sans paraître avoir aucune autre intention que celle de se débarrasser d'un objet indifférent, et tout de suite il revint à son premier examen. Ni les cris du matelot qui s'affligeait de la perte de sa bouteille d'arack, ni l'empressement d'un de ses camarades à se jeter dans l'eau pour la pêcher, ne parurent l'émouvoir ; il essaya, à diverses reprises, de pousser la chaloupe au large ; mais le cabliau qui la retenait attachée rendant impuissans tous ses efforts, il fut contraint de l'abandonner et de revenir nous joindre, après nous avoir donné l'exemple le plus frappant que nous ayons jamais eu de l'attention et de la réflexion chez ces peuples sauvages.

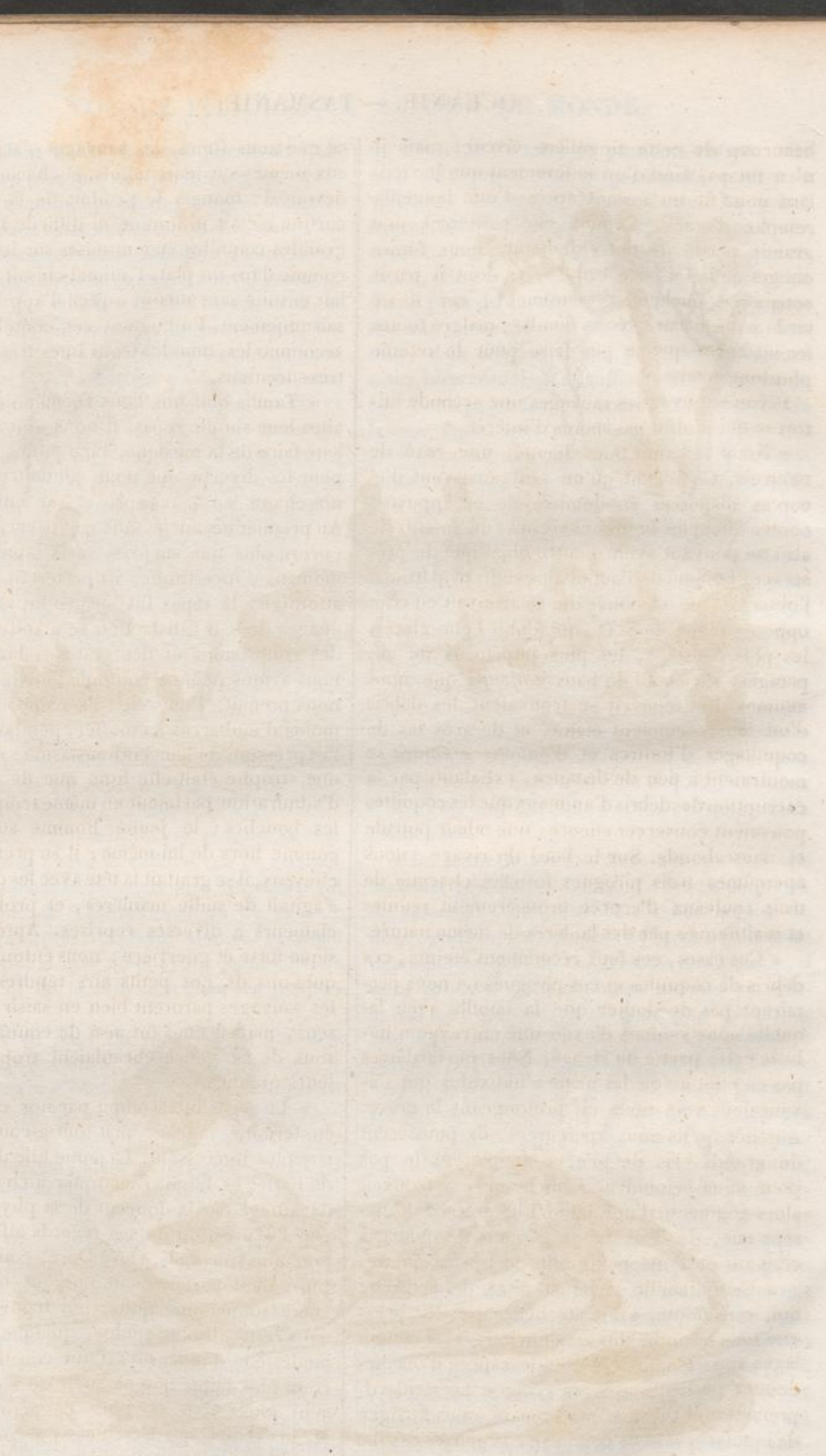
» Arrivés au haut du morne dont j'ai déjà parlé, nous trouvâmes, M. Freycinet et moi, le second naturel : c'était un vieillard de cinquante ans environ. Sa barbe était en partie grise, ainsi que ses cheveux ; sa physionomie, comme celle du jeune homme, était ouverte et franche ; à travers quelques signes non équivoques de trouble et de frayeur, on distinguait aisément de la candeur et de la bonhomie. Ce vieillard, après nous avoir examinés tous les deux avec autant de surprise et de satisfaction que le premier, et après avoir vérifié, comme lui, la couleur de notre poitrine en écartant nos gilets et nos chemises, fit signe à deux femmes qui se tenaient à l'écart d'approcher ; elles hésitèrent quelques instans, après quoi la plus âgée vint à nous. La plus jeune suivit, plus timide et plus troublée que la première ; celle-ci paraissait avoir une quarantaine d'années, et de larges rides sur le ventre annonçaient, à ne pas s'y méprendre, qu'elle avait été mère de plusieurs enfans : elle était absolument nue et paraissait, comme le vieillard, bonne et bienveillante. La jeune femme, de vingt-six à vingt-huit ans, était d'une constitution assez robuste : comme la précédente, elle était entièrement nue, à l'exception d'une peau de kangarou dans laquelle elle portait une petite fille qu'elle allaitait encore. Son sein, déjà un peu flétri, paraissait d'ailleurs assez bien conformé et suffisamment pourvu de lait. Cette jeune femme, comme le vieillard et la femme âgée, que nous présumâmes être son père et sa mère, avait une physionomie intéressante : ses yeux avaient de l'expression et quelque chose de spirituel qui nous surprit et que depuis nous n'avons jamais trouvé dans aucune femme de cette nation : elle paraissait d'ailleurs chérir beaucoup son enfant, et ses soins pour lui avaient ce caractère affectueux et doux, qui chez tous les peuples se montre comme l'attribut particulier de la tendresse maternelle.

» Nous nous empressâmes, M. Freycinet et moi, de combler de présens cette bonne et intéressante famille ; mais tout ce que nous pûmes offrir fut reçu avec une indifférence qui nous surprit et que nous avons eu depuis l'occasion d'observer souvent chez d'autres individus de la même race.

» Le jeune homme, s'étant aperçu que nos matelots voulaient allumer du feu, s'empressa de ramasser des branches d'arbre autour de nous ; puis, avec une espèce de torche qu'il avait déposée tout près de l'endroit où nous étions, il nous procura dans quelques instans un très-grand feu, qui nous fit d'autant plus de plaisir que le thermomètre de Réaumur se soutenait à peine à 9°. Dans ce moment, la jeune femme éprouva une surprise dont la cause pourrait paraître bien frivole, mais que je ne crois pas devoir passer sous silence, parce que ce sont précisément ces petits détails qui peuvent donner une idée plus exacte et plus vraie de l'état des peuples qui se trouvent placés à de si grandes distances de notre état social. Un de nos matelots portait une paire de gants fourrés, qu'en approchant du feu il retira de ses mains et mit dans sa poche. La jeune femme, à cette vue, se mit à pousser un si grand cri que nous fûmes d'abord alarmés ; mais nous ne tardâmes pas à reconnaître la cause de cette espèce d'effroi, et nous ne pûmes douter à ses expressions et à ses gestes qu'elle n'eût pris ces gants pour de véritables mains, ou du moins pour une espèce de peau vivante qu'on pouvait ainsi quitter, mettre en poche et reprendre à son gré. Nous rîmes

3. Naturels de la Tasmanie pêchant des Coquillages.

4. Dasyures dévorant un Phoque.



beaucoup de cette singulière erreur; mais il n'en fut pas ainsi d'un enlèvement que le vieillard nous fit un instant après d'une bouteille remplie d'arack. Comme elle contenait une grande partie de notre boisson, nous fûmes obligés de la lui faire rendre, ce dont il parut conserver quelque ressentiment, car il ne tarda pas à partir avec sa famille, malgré toutes les instances que je pus faire pour le retenir plus long-temps. »

Péron eut avec les sauvages une seconde entrevue qui n'offre pas moins d'intérêt.

« Nous rencontrâmes bientôt une case de naturels. Ce n'était qu'un seul abat-vent d'écorces disposées en demi-cercle et appuyées contre quelques branches sèches : un aussi frêle abri ne pouvant avoir d'autre objet que de préserver l'homme de l'action des vents trop froids, j'observai que sa convexité se trouvait en effet opposée à ceux du S. O., qui sont les plus glacés, les plus constans, les plus impétueux de ces parages. En avant du pauvre *ajoupa* que nous venions de découvrir se trouvaient les débris d'un feu récemment éteint, et de gros tas de coquillages d'huîtres et d'*haliotis gigantea* se montraient à peu de distance, exhalant, par la corruption des débris d'animaux que les coquilles pouvaient conserver encore, une odeur putride et nauséabonde. Sur le bord du rivage, nous aperçûmes trois pirogues formées chacune de trois rouleaux d'écorce grossièrement réunies et maintenues par des lanières de même nature.

» Ces cases, ces feux récemment éteints, ces débris de coquilles et ces pirogues ne nous permirent pas de douter que la famille avec laquelle nous venions d'avoir une entrevue n'habitât cette partie du rivage. Nous ne tardâmes pas en effet à voir les mêmes individus qui s'avançaient vers nous en prolongeant la grève. Aussitôt qu'ils nous aperçurent, ils poussèrent de grands cris de joie et doublèrent le pas pour nous rejoindre. Leur nombre se trouvait alors augmenté d'une jeune fille de seize à dix-sept ans, de deux petits garçons de quatre à cinq ans et d'une petite fille de trois à quatre.

» Cette famille revenait alors de la pêche qui, sans doute, avait été heureuse; car presque tous les individus étaient chargés de coquillages appartenant à la grande espèce d'oreille-de-mer particulière à ces rivages. Le vieillard, prenant M. Freycinet par la main, nous fit signe de le suivre, et nous conduisit à la pauvre cabane que nous venions de quitter. Le feu dans un instant fut allumé, et, après nous avoir répété plus d'une fois *medi, medi* (asseyez-vous, asseyez-vous), ce que nous fîmes, les sauvages s'accroupirent eux-mêmes sur leurs talons, et chacun se mit en devoir de manger le produit de la pêche. La cuisine n'était ni longue ni difficile à faire. Ces grandes coquilles étaient mises sur le feu, et là, comme dans un plat, l'animal cuisait; on l'avalait ensuite sans aucune espèce d'apprêts ni d'assaisonnement. En goûtant ces coquillages ainsi accommodés, nous les trouvâmes très-tendres et très-succulens.

» Tandis que nos bons Diémenois prenaient ainsi leur simple repas, il nous vint à l'idée de leur faire de la musique, bien moins sans doute pour les divertir que pour connaître l'effet de nos chants sur leur esprit et sur leurs organes. Au premier instant les sauvages parurent troublés encore plus que surpris; mais, après quelques momens d'incertitude, ils prêtèrent une oreille attentive; le repas fut suspendu, et les témoignages de leur satisfaction se manifestèrent par des contorsions et des gestes si bizarres, que nous avions peine à contenir l'envie de rire qui nous prenait. Pour eux, ils n'éprouvaient pas moins d'embarras à étouffer, pendant le chant, l'expression de leur enthousiasme : mais à peine une strophe était-elle finie que de grands cris d'admiration partaient en même temps de toutes les bouches; le jeune homme surtout était comme hors de lui-même : il se prenait par les cheveux, il se grattait la tête avec les deux mains, s'agitait de mille manières, et prolongeait ses clameurs à diverses reprises. Après une musique forte et guerrière, nous entonnâmes quelques-uns de nos petits airs tendres et légers; les sauvages parurent bien en saisir le véritable sens, mais il nous fut aisé de connaître que les sons de ce genre ébranlaient trop faiblement leurs organes.

» Le repas interrompu par nos chants ayant été terminé, la scène prit tout-à-coup un caractère plus intéressant. La jeune fille dont je viens de parler se faisait remarquer à chaque instant davantage par la douceur de sa physionomie et par l'expression de ses regards affectueux autant que spirituels. Oure-Oure, comme ses parens, était parfaitement nue, et ne paraissait guère soupçonner qu'on pût trouver ailleurs, dans cette absolue nudité, quelque chose d'immodeste et d'indécent; d'une constitution beaucoup plus faible que sa sœur ou son frère, elle était plus vive et plus passionnée qu'eux. M. Freycinet, qui s'était assis à côté d'elle, paraissait être plus particulièrement l'objet de ses agaceries. Oure-Oure nous fit aussi connaître de quelle espèce de fard usaient les femmes du pays,

Après avoir mis quelques charbons dans sa main, elle les écrasa de manière à les réduire en poudre très-fine. Alors, conservant cette poussière dans la main gauche, elle en prit avec sa main droite, et, s'en frottant d'abord le front, puis les deux joues, elle se mit dans un instant d'un noir à faire peur. Ce qui nous parut surtout singulier, ce fut la complaisance avec laquelle cette jeune fille semblait nous regarder après cette opération, et l'air de confiance que ce nouvel ornement avait répandu sur sa physionomie. Ainsi donc ce sentiment de la coquetterie, ce goût de la parure, sont des besoins pour ainsi dire innés au cœur de la femme.

» Pendant que ceci se passait, les petits enfans imitaient les grimaces et les gestes de leurs parens, et rien n'était plus curieux que de voir ces petits négrillons trépigner de joie en entendant nos chansons : ils s'étaient insensiblement familiarisés avec nous ; et, sur la fin de l'entrevue, ils en usaient aussi librement à notre égard que s'ils nous eussent connus depuis long-temps. Chaque petit présent que nous leur faisions les comblait de plaisir, et redoublait leur empressement pour nous : en général, ils nous parurent vifs, espiègles et malins.

» Les meubles et les outils de la famille étaient aussi simples que peu nombreux ; une feuille de *fucus palmatus*, plissée par les deux bouts au moyen d'une petite broche de bois, servait de vase à boire; un éclat de granit tenait lieu de couteau pour détacher les écorces des arbres et pour aiguiser les sagaies; une spatule en bois était destinée plus particulièrement à enlever les coquillages de dessus les roches : Oure-Oure seule portait un sac de jonc d'une construction élégante et singulière que je désirais beaucoup obtenir. Comme cette jeune fille me témoignait aussi quelques distinctions plus amicales, je me hasardai à lui demander ce petit sac. Aussitôt, et sans hésiter, elle me le mit à la main, accompagnant ce cadeau d'un sourire obligeant et de quelques phrases affectueuses que je regrettais de ne pouvoir entendre. En retour, je lui offris un mouchoir et une hache à marteau, dont je montrai l'usage à son frère; ce qui fut, pour toute la famille, un grand sujet d'étonnement et d'admiration.

» Enfin nous regagnâmes le rivage, et nous nous rembarquâmes dans nos deux chaloupes. Nos bons Diémenois ne nous quittèrent pas un instant, et, quand nous poussâmes au large, leur chagrin se manifesta de la manière la plus touchante. Ils nous faisaient signe de revenir les voir, et, comme pour nous indiquer l'endroit, ils allumèrent un grand feu sur le petit morne dont j'ai parlé; il paraît même qu'ils y passèrent la nuit, car nous aperçûmes ce feu jusqu'au jour. »

De ce récit tout pastoral du naturaliste Péron, on aurait tort de conclure que les Diémenois se montrèrent toujours aussi prévenans et aussi bons pour les Français. Dans la narration de son voyage, Péron a usé et abusé de la méthode alors en vogue, d'embellir ces explorations lointaines, et de faire des circumnavigations couleur de rose. Il paraît, d'après le journal de ses compagnons de route, que des actes de perfidie ne tardèrent pas à suivre ces premières relations amicales. Un officier français, sans y avoir donné lieu par la moindre provocation, reçut à l'improviste un coup de sagaie qui faillit lui percer la gorge ; une autre fois, des officiers furent assaillis à coups de pierres ; ailleurs un dessinateur de l'expédition eut à lutter contre des sauvages qui voulaient à toute force lui arracher un croquis qu'il venait de tracer, et une volée de flèches blessa grièvement le capitaine Hamelin. Enfin, une autre entrevue entre les Français et les sauvages sur les bords de la baie aux Huîtres, entrevue amicale à ses débuts, faillit avoir un dénouement tragique. Voici ce qu'en dit Péron:

« Je viens de parler de la mobilité du caractère des hommes sauvages avec lesquels nous nous trouvions en rapport; nous ne tardâmes pas à en acquérir une preuve nouvelle et bien remarquable. Tandis que nous étions le plus occupés, M. Petit et moi, de nos recherches diverses, nous entendîmes tout-à-coup de grands cris dans l'intérieur de la forêt. A ces cris, les sauvages se lèvent précipitamment, saisissent leurs armes, et portent vers la mer des regards de surprise et de férocité. Ils paraissaient très-agités, lorsque nous découvrîmes une embarcation de nos vaisseaux qui longeait la côte à peu de distance. Je ne doutai pas que ce ne fût cette embarcation qui, signalée de différens points par des espèces de sentinelles et peut-être par leurs femmes, établies à cet effet sur des roches ou sur des arbres élevés, était la cause de leur agitation et de leurs alarmes. Bientôt de nouveaux cris se firent entendre, et, comme ils indiquaient sans doute que le canot s'éloignait du rivage, les naturels parurent se calmer un peu; je saisis cette occasion pour tâcher de leur faire comprendre que les hommes qu'ils avaient vus étaient, comme nous, leurs amis; qu'ils n'avaient à en attendre que des bienfaits et des présens. Ils parurent concevoir mes protestations et mes gestes : ils se rassirent et déposèrent de nouveau leurs

armes. Nous voulûmes continuer alors, M. Petit à dessiner, et moi à recueillir des mots de leur langue; mais, toujours de plus en plus inquiets et distraits, ils refusèrent de répondre à mes questions, et M. Petit n'éprouvait pas moins d'embarras à terminer les dessins qu'il avait commencés.

» Insensiblement ils parurent devenir plus entreprenans; ils se parlaient entre eux d'un air fort agité; leurs regards, en se portant sur nous, avaient quelque chose de plus sombre et de plus farouche qu'auparavant: ils semblaient méditer quelque violence; mais le fusil de M. Rouget et la contenance de ce jeune homme, l'un des plus intrépides et des plus beaux hommes de notre équipage, paraissaient leur en imposer. Soit curiosité, soit perfidie, ils le tourmentaient à chaque instant pour l'engager à tirer les oiseaux qui se trouvaient perchés sur les arbres voisins : mais nous étions trop peu sûrs de notre arme, et nous nous jugions dans une position trop critique pour nous rendre à leur invitation; ce qui devint contre nous un nouveau sujet de soupçon et d'inquiétude.

» Leur audace croissait avec leur défiance. L'un d'eux voulait avoir le gilet que je portais et qui, par la vivacité de ses couleurs, avait fixé son attention. Déjà plusieurs fois il m'en avait fait la demande, mais je le lui avais si positivement refusé, que je ne pensais pas qu'il dût revenir à la charge. Il en arriva pourtant autrement; car, dans l'instant où j'y faisais le moins d'attention, il me saisit par mon gilet, en dirigeant la pointe de sa sagaie contre moi; il la brandissait avec force et semblait me dire : « Donne-le moi, ou je te tue. » Dans une position aussi délicate, il eût été dangereux de se fâcher; car le misérable m'eût infailliblement percé de sa sagaie. J'affectai de prendre ses menaces pour une plaisanterie; mais, saisissant à propos la pointe de son arme, je la détournai, et lui montrant M. Rouget qui venait de le coucher en joue, je lui dis un seul mot de sa langue, *mata* (mort). Il me comprit et déposa son arme avec la même indifférence que si rien d'hostile ne lui eût échappé contre moi.

» A peine je sortais de ce danger que je me trouvai compromis d'une manière, sinon aussi périlleuse, du moins très-désagréable. Un des grands anneaux d'or que je portais à mes oreilles excita les désirs d'un autre sauvage qui, sans rien dire, se glissant derrière moi, passa subitement son doigt dans l'anneau et le tira avec tant de force qu'il m'eût infailliblement déchiré l'oreille, si la boucle ne se fût ouverte.

» Qu'on se souvienne maintenant que tous ces hommes avaient été comblés de présens par nous; que nous les avions pour ainsi dire chargés de miroirs, de couteaux, de rassades, de perles, de mouchoirs, de tabatières, etc.; que je m'étais dépouillé pour eux de tous les boutons de mon habit, qui, se trouvant de cuivre doré, leur avaient surtout paru précieux, à cause de leur éclat; qu'on se rappelle que nous nous étions prêtés à tous leurs désirs, à tous leurs caprices, sans exiger rien en retour de tous nos présens, et qu'on juge ensuite combien tous leurs procédés envers nous étaient injustes et perfides : je pourrais même assurer très-positivement que, sans M. Rouget et son épouvantail, M. Petit et moi nous fussions devenus leurs victimes. Certes, par caractère comme par principe, personne plus que moi n'était disposé à supporter leurs inconséquences et leurs caprices; mais je dois le déclarer franchement, toutes leurs actions portaient un caractère de perfidie et de férocité qui me révolta, de même que mes camarades, et rapprochant tout ce que nous voyions de ce qui précédemment était arrivé dans le canal d'Entrecasteaux à plusieurs de nos compagnons, nous en tirions la conséquence qu'il ne faut se présenter devant ces peuples qu'avec des moyens suffisans pour contenir leur mauvaise volonté et repousser leurs attaques. »

Quoi qu'il en soit de ces griefs des Français contre les habitans de la Tasmanie, le moment n'était pas loin où ces indigènes allaient être dépossédés de ces forêts et de ces plages, leurs domaines et leur propriété. Proscrits, fugitifs, traqués dans les solitudes intérieures, ils devaient bientôt échanger leur vie calme et libre contre une vie de terreurs perpétuelles et de servitude toujours menaçante.

En effet, en juin 1803, une colonie partie de Port-Jackson, composée d'un détachement de soldats, de quelques officiers libres et d'un petit nombre de convicts, dirigée par le capitaine John Bowen, vint mouiller dans la baie de Hobart-Town, et jeter les fondemens de cette ville, capitale de la Tasmanie. Les débuts de cette colonisation furent pénibles; on eut à lutter contre la disette, le nombre des bestiaux importés ne pouvant suffire à la fois et à la nourriture des Anglais et à la propagation du bétail. L'établissement n'était guère prospère, lorsqu'en février 1804, le lieutenant-colonel Collins vint en prendre le commandement. Ce fut cet administrateur qui imprima à la Tasmanie son plus rapide essor. On agrandit la ville, on

exploita les environs; on poussa des reconnaissances intérieures dans toutes les directions. L'élan donné à cette époque ne fit que se continuer depuis, et aujourd'hui la colonie compte 30,000 habitans, dont 13,000 sont d'origine libre. Long-temps le gouvernement de Van-Diemen's Land resta subordonné à celui de la Nouvelle-Galles du Sud. C'est seulement en 1825 que Van-Diemen devint une colonie indépendante, sous la direction d'un lieutenant-gouverneur; encore celui-ci doit-il prendre les ordres du gouverneur voisin, dans le cas où ce dernier se transporterait officiellement sur le sol de la Tasmanie.

A côté du lieutenant-gouverneur siégent un conseil exécutif et un conseil législatif. Le premier, composé de quatre membres, réunit le chef de la justice, le secrétaire de la colonie, le trésorier et le chef de la police. Le gouverneur préside ce conseil et doit prendre son avis pour toutes les délibérations importantes; en cas d'opposition de la part du conseil, le gouverneur peut passer outre, sauf à exposer ses motifs par écrit au gouverneur de la métropole.

Le conseil législatif est composé de sept membres, dont trois font déjà partie de l'autre, et de quatre autres personnes choisies parmi les plus considérables de la colonie. A eux appartient de consentir les impôts et de discuter les lois : leurs séances sont secrètes jusqu'au moment où la gazette officielle en publie les résultats.

La composition de ce conseil et sa manière de procéder furent dès l'origine l'objet de récriminations très-vives. Comme dans la colonie-mère, on vit les hommes indépendans réclamer avec instance l'établissement du jury et la représentation nationale. Des journaux libéraux, organes de l'opinion opposante, formulèrent à leur tour ces plaintes en polémique quotidienne. Mais, jusqu'ici, tous ces efforts sont restés comprimés dans ces terres lointaines; on a persécuté les hommes les plus ardens, et tué, à force d'amendes, les feuilles les plus opiniâtres; le mal subsiste.

L'île de Van-Diemen a été divisée, par les habitans actuels, en deux grandes parties, savoir : le comté de Buckingham, partie méridionale de l'île, dont Hobart-Town est la capitale; et le comté de Cornwall, comprenant le nord de l'île et la capitale Launceston. Ces deux divisions ont pour limites le lit de la rivière Macquarie, dans la partie qui se rapproche de sa source. Jusqu'ici les établissemens des Anglais ont presque tous été agglomérés dans la bande centrale de l'île, la plus fertile et la plus habitable. Les régions voisines des côtes orientale et occidentale sont en grande partie couvertes de montagnes impénétrables qu'occupent des tribus indigènes.

Quelque temps après la fondation de la colonie, les naturels essayèrent de se lier avec les nouveaux venus; mais, par un malentendu fâcheux, l'officier qui commandait en ce moment les accueillit à coups de canons et de fusils : plusieurs de ces malheureux furent tués ou blessés. A la suite d'un accueil pareil, les insulaires conçurent pour les Anglais une haine profonde, et repoussèrent toutes les avances qu'on voulut leur faire par la suite : retranchés dans des lieux presque inaccessibles, ils n'en sortirent plus que pour exercer des actes de vengeance et de pillage. Aujourd'hui que la domination anglaise a pris dans cette contrée de plus grands développemens, ces agressions de la part des sauvages se font plus rares de jour en jour. Chaque jour les Tasmaniens reculent devant la civilisation européenne, et il arrivera que, dans quelques années, l'on cherchera vainement un seul indigène sur l'île. Déjà leur nombre est, dit-on, réduit à 2,000.

Ces indigènes, simple variété de la famille mélanésienne, se rapprochent par tous leurs caractères des races déjà décrites de l'Australie. Les mœurs, les habitudes, le genre de vie, tout est à peu près identique : seulement les Tasmaniens ont, en général, le teint plus foncé, les cheveux plus crépus, et même laineux, si l'on en croit quelques voyageurs (Pl. XXIX — 5 et XLII — 3). La chasse et la pêche fournissent leur subsistance, surtout la pêche des crustacés et des coquillages. Les Anglais ont observé que chaque tribu reconnaissait pour chef un homme auquel les autres accordaient une véritable obéissance. Pour traverser les rivières et les bras de mer, ils se servent de radeaux ou catimarons formés de troncs d'arbres assemblés et réunis ensemble au moyen de traverses plus menues assujetties par des liens d'écorce. Ces radeaux, montés chacun par dix personnes, sont habilement manœuvrés à l'aide de pagaies. On les fabrique quand on en a besoin; puis on les abandonne sur la plage.

Les deux sexes vont nus, quoique parfois, comme leurs voisins de l'Australie, ils se couvrent dans l'hiver de petits manteaux en peaux de kangarous cousues ensemble. Les femmes surtout conservent plus habituellement ce vêtement qui s'attache sur les épaules, et qu'une corde maintient autour des reins. Quoique les

mœurs de ces naturels n'aient été que très-imparfaitement étudiées, il semble prouvé qu'ils sont étrangers à plusieurs des coutumes barbares qu'on observe sur divers points de l'Australie. Ainsi ils ne font point sauter de dents aux adultes, ils ne coupent pas une phalange du doigt aux jeunes filles, ne tuent point les nourrissons à la mort des mères, et n'enlèvent pas brutalement les femmes. Les Tasmaniennes ne semblent pas avoir beaucoup à se louer des procédés de leurs maris, car elles les quittent souvent pour s'attacher aux marins qui viennent à la pêche des phoques et des baleines. Quelque misérable que soit cette existence, elles la trouvent douce en comparaison de celle qui leur est réservée dans leurs affreuses solitudes.

CHAPITRE XXXIX.

TASMANIE. — GÉOGRAPHIE ET PRODUCTIONS.

La Tasmanie ou île de Van-Diemen, que le détroit de Bass sépare de l'Australie, se prolonge du 41e au 44e de lat. S. et du 143e au 146e de long. E Sa largeur et sa longueur sont d'environ 150 milles, et l'on peut évaluer sa superficie à 12,000 milles carrés.

Le climat de cette île est tout à la fois pur et salubre. En hiver, le thermomètre y descend rarement au-dessous de zéro, et en été on y éprouve rarement ces chaleurs insupportables qui rendent si pénible le séjour de Sydney. On n'y est pas non plus exposé à ces longues et désolantes sécheresses qui font périr les récoltes et tuent les bestiaux. Le seul inconvénient de ce climat consiste en bourrasques impétueuses et fréquentes. Encore cet inconvénient, qui se remarque plutôt aux environs d'Hobart-Town, semble-t-il tenir à la configuration de cette partie de l'île. En tirant vers l'intérieur, l'état atmosphérique ne semble pas sujet à des commotions aussi violentes.

Quoique les dimensions de cette terre soient trop resserrées pour contenir aucun fleuve considérable, on y trouve néanmoins de nombreux cours d'eau qui l'arrosent dans tous les sens. Sous ce rapport, la Tasmanie est bien plus favorisée que le territoire australien. On y voit au moins deux rivières importantes, le Derwent au S. et le Tamar au N., navigables durant un espace considérable. Après elles on peut nommer encore le North-Erk et le South-Erk, le Lake-River, le Jordan, la Clyde, le Shannon, l'Oose, l'Arthur, etc., et une foule de torrens qui fécondent ces vallées verdoyantes. On trouve encore dans la Tasmanie bon nombre de marais d'une étendue notable, tels que ceux qu'on a nommés Lemoon's-Lagon, Antill's-Ponds, Macquarie-Springs, Arthur, Fergus, Echo, etc. Il en est un dans le nombre qui serait très-remarquable, si ce qu'on en rapporte était vrai. Situé sur le sommet des montagnes de l'O., ce lac n'aurait pas moins de 50 milles de circuit. En temps ordinaire, l'excédant de ses eaux s'en irait par diverses issues peu considérables; mais, dans la saison pluvieuse, ces débordemens deviendraient énormes. Le Derwent passe pour prendre sa source dans cet immense réservoir; et on y trouverait l'explication de l'irrégularité de ses marées. L'hypothèse est subordonnée à l'existence du lac, douteuse elle-même.

Le sol de la Tasmanie est très-montueux, particulièrement sur ses bords. Les espèces de plantes y sont à peu près les mêmes que les espèces australiennes; seulement le sol n'y produit plus ni le cèdre (*cedrela toona*), ni le mahogany (*eucalyptus robusta*), ni le bois de rose (*trichilia glandulosa*). D'un autre côté, on y trouve deux espèces de bois, vulgairement nommés blackwood et pin d'Hum, très-utiles pour les constructions. Le dernier, qui appartient au genre *dacrydium*, croît en abondance au fond du hâvre Macquarie (Pl. XLI — 4). Il en serait de même du pin de la baie de l'Adventure (*podocarpus asplenifolius*), s'il n'était très-rare.

Tous les animaux de la Nouvelle-Hollande se retrouvent sur la terre de Van-Diemen, à l'exception du chien sauvage. On y trouve de plus le grand dasyure (*thylacinus cynocephalus*), animal carnassier qui parvient quelquefois à une longueur de six pieds et demi du bout du nez à l'extrémité de la queue (Pl. XLII—4). Il attaque les troupeaux; mais il fuit la présence de l'homme. Un autre dasyure d'une taille plus petite (*dasyurus ursinus*), vulgairement nommé *native devil* (diable du pays), se trouve également particulier à cette île. Il est tout noir, muni de fortes dents, de la taille d'un basset et d'un naturel indomptable. Un de ces individus, au bout de deux ans de captivité, s'est montré tout aussi farouche que le premier jour; ces animaux peuvent vivre long-temps sans manger, et celui dont on parle peut rester trois semaines entières sans recevoir aucune espèce de nourriture. Le naturel indomptable de ces animaux contraste vivement avec celui des autres mammifères de ce pays; car les kangarous, les wombats, les opossums et même le grand dasyure, peuvent se familiariser en peu de jours au point de suivre celui qui les nourrit comme le ferait un chien.

Les productions minéralogiques de la Tasma-